

AVERTISSEMENT : Ces extraits de lectures sont destinés à attirer l'attention sur des ouvrages que nous avons remarqués. Ils tentent de donner un fil conducteur parmi ceux proposés par l'auteur. Nous indiquons, soit en changeant de paragraphe, soit par l'indication (...) le fait d'avoir omis un passage, court ou long. Bien évidemment, nous incitons le lecteur à retrouver le texte intégral et acquérir l'ouvrage, ne serait-ce que par esprit de soutien ou de solidarité.

Albert Memmi

L'homme dominé

Le noir, le colonisé, le Juif, le prolétaire, la femme, le domestique

folio actuel 145, Gallimard 1968

290 pages

Les pauvres sont les nègres de l'Europe

Chamfort

Les femmes sont les prolétaires de l'homme

Marx

Esquisses pour un portrait de l'homme dominé	page 2
Le Noir	2
Les chemins de la révolte	2
Une révolte absolue	4
Négritude ou négrité ?	5
Le Colonisé	7
Sur le portrait du colonisé	7
Note sur Franz Fanon et la notion de carence	8
La gauche et le problème colonial	9
Les Canadiens français sont-ils des colonisés ?	12
Le Juif	14
Petit portrait du Juif	14
Juifs et Chrétiens	19
Le prolétaire	20
Y a-t-il encore des ouvriers ?	20
Les nouveaux esclaves	22
La femme	24
Plaidoyer d'un tyran	24
Le domestique	27
Le retour du pendule	27
Racisme et oppression	29
Du racisme	29
Racisme et oppression	31
Postface	32

Esquisses pour un portrait de l'homme dominé

Chemin faisant, le lecteur découvrira (...) quelques-uns des outils, concepts et hypothèses, qui m'ont servi pour telle ou telle figure particulière : ainsi le *contre-mythe* chez le Noir américain, le *refus de soi* chez la femme, ou la notion de *carence* à propos du colonisé.

Le Noir

Les chemins de la révolte

King est le modéré, sachant rassurer ses adversaires, faire patienter ses troupes, et se trouver des alliés ; en somme, homme politique déjà. (...) Baldwin est l'intellectuel, émotif et sincère, c'est-à-dire déchiré, intelligent et passionné, qui comprend tout et pardonne beaucoup, qui a des amis dans le camp adverse, qui ne pourra pas, lui, abandonner ses amitiés, ses amours, mais qui sait que ses amitiés, ses amours sont déjà condamnées et impossibles.

La violence, c'est Malcolm X ; avec lui, c'est fini : Malcolm ne comprend plus et ne veut plus comprendre personne. (...) L'homme de la violence accuse, condamne, exclut même davantage parmi les siens, car un Noir qui ne lutte pas de toutes ses forces est pire qu'un adversaire, c'est un traître ; c'est-à-dire un être nocif et vil, plus dangereux que l'ennemi extérieur, car il est sournois et trompeur.

Assurément, la figure de King est la plus noble. (...) Il faut lire ses délicats distinguos sur les différentes sortes d'amour. Ce n'est pas seulement ingénieux et subtil ; cela correspond, je crois, à une vérité profonde chez tout opprimé : l'opprimé n'a pas que du ressentiment, d'abord, envers son oppresseur. Il l'admire, et l'aimerait, en effet, d'une sorte d'amour, s'il le pouvait.

Apprendre à rester calme, à se décontracter intérieurement, même devant l'insulte et sous les coups, demande un courage certain. Et King n'en manque assurément pas : quatorze fois en prison, et toujours prêt à recommencer ses manifestations non-violentes, qui se terminent rarement sans quelques violences contre les seuls Noirs. (...) L'amour de l'adversaire, affirme King, l'absence de riposte, sont bien plus efficaces que la haine et la violence révolutionnaires. (...) Mais entre King et Gandhi, la différence est capitale : les Hindous étaient innombrables, face à une poignée d'Anglais ; les Noirs sont 20 millions, au milieu de 200 millions de Blancs pour le moins complices de leur misère. (...) Les Noirs sont à un contre dix, plus les chiens ; ils appartiennent à ce type d'opprimé, le plus fragile, dont le malheur est aggravé par la solitude du minoritaire.

Le Noir qui entreprend sa révolte est certainement moins sympathique, comme on dit, que celui du Bon-Nègre, cireur de souliers ou valet d'hôtel particulier, même décidé à manifester sous la houlette de King. Seulement, il faut comprendre qu'il *s'agit du même personnage*. De la même dynamique de la révolte à différents moments de son itinéraire.

De même, le rôle joué par King et celui de Malcom X ne sont pas historiquement exclusifs : l'un appelle l'autre, l'un suit l'autre et le conclut. King est l'opprimé qui se maîtrise encore parce qu'il croit encore le dialogue possible. Si l'on veut discuter, il faut inspirer confiance. (...) Malcolm refuse furieusement toute ressemblance avec le Blanc. Il a pris son congé, il a rendu son tablier à son maître, sur qui dorénavant il crache. (...) Dorénavant, il veut marcher seul, se découvrir une voie spécifique et solitaire, hors de tout commerce avec son ancien maître, et d'abord contre lui ; dorénavant, il consentira à ses propres grimaces, qu'il ne veut plus camoufler, il s'en servira plutôt, il en fera d'effrayants rictus de haine. (...) Bref, alors que toute la philosophie de King se résume dans l'intégration, celle de Malcolm prépare déjà l'indépendance.

Baldwin, tellement plus près de King, affectivement du moins, ne cesse d'expliquer, d'excuser Malcolm et les Black Muslims qui lui font tellement peur. (...) Le regretté Richard Wright, l'auteur de *Black Boy*, la meilleure protestation noire jusqu'à ce jour, n'a pourtant jamais cessé de clamer : "Je suis d'abord un Américain !" Autrement dit, ce qu'il peut y avoir de différent entre Noirs, entre Blancs et Noirs ne doit pas être mis en relief ; il est d'ailleurs souvent illusoire.

Ne l'oublions jamais : l'assimilation est d'abord refusée par l'opprimeur : c'est ensuite qu'elle est abandonnée par l'opprimé, c'est alors seulement que naissent les Malcolm X. Le Blanc n'a pas voulu se laisser aimer et admirer : il devra donc subir à son tour le sarcasme et la violence, qu'il pratiquait avec tant de désinvolture. Et cette fois, il n'y pourra rien ; l'opprimeur peut décourager l'amour, il ne peut rien contre la haine, qu'il a lui-même suscitée, sinon l'augmenter.

Il me faut avouer ici qu'il ne m'est pas si commode de défendre entièrement Malcolm X. A cause d'une certaine démagogie, que je n'aime pas, même chez un opprimé, à cause de son racisme, et pourquoi ne le dirais-je pas précisément, à cause de son antisémitisme. Mais tant pis. Ce n'est pas l'un des moindres malheurs de l'oppression que les opprimés en arrivent à se haïr les uns les autres. La rivalité judéo-arabe est l'un des non-sens les plus dommageables de l'histoire de l'oppression. Les prolétariats européens n'ont guère sympathisé, pour le moins, avec les colonisés en lutte ; et les domestiques se trouvent rarement du côté des prolétaires.

Voyez l'importance de la religion chez tous les leaders noirs : King est pasteur, Baldwin a prêché en chaire, Malcolm abjure le christianisme, mais c'est pour adopter une autre religion, l'Islam. (...) *L'Islam a joué le rôle exact de contre-mythe au christianisme*. Certes, il est également la religion de beaucoup de colonisés africains (et la référence à l'Afrique ira en s'accroissant), alors que le christianisme est par excellence la religion de l'opprimeur blanc. Mais, entre les mains des Black Muslims, l'Islam devient en outre fantastique, et il n'est pas sûr que les Musulmans du monde entier reconnaissent encore leur religion dans cet univers d'anges noirs et de damnés blancs. (...) Pour oser s'en prendre à une situation apparemment bétonnée, il fallait des mythes terribles, dévastateurs.

Historiquement, les Nuits du 4 août sont rares, ou illusoires. Elles ont rarement empêché l'opprimé de découvrir que son attente était vaine, et la révolte de suivre son cours. Malcolm n'est que l'intuition désespérée de cette vanité : *la révolte, c'est d'abord le*

constat d'une situation impossible. Alors, bien sûr, commence l'heure de la démesure. Et certes, la révolte gâche, irrémédiablement peut-être, la chance de l'intégration : le révolté est certes l'homme de la séparation définitive. Mais n'était-il pas déjà séparé ?

Une révolte absolue

Nous savions déjà que tous les opprimés se ressemblaient ; le Colonisé, le Juif, le Pauvre, la femme, par-delà leurs traits individuels et leurs histoires spécifiques, ont un air de parenté : tous, ils subissent un joug, qui laisse des traces analogues dans leurs âmes et imprime un gauchissement similaire dans leurs conduites. La même souffrance appelle souvent les mêmes gestes, les mêmes crispations intérieures ou les mêmes grimaces, les mêmes angoisses ou les mêmes révoltes.

C'est une terrible découverte pour l'opprimé lorsqu'il comprend qu'il n'a plus rien à perdre : c'est une période dramatique aussi pour la vie d'une nation lorsqu'une partie de sa population décide qu'elle n'a plus rien à perdre. Tout le contrat social, toutes les structures de la vie commune sont brusquement remises en question.

Le refus complet et définitif n'est le fait que de quelques individus, déclarait il y a quelques semaines, Robert Kennedy, ministre de la Justice, et frère du Président... Non ! répond Baldwin, il ne s'agit pas de quelques individus, il ne s'agit pas de quelques aménagements. C'est *l'ensemble* de la société américaine qui exclut, martyrise et tue le Noir américain ! La prétendue bienveillance du Nord ne fait que brouiller inutilement le problème.

Bien sûr que l'on peut être gravement opprimé dans une abondance relative. Les femmes ne le sont-elles pas quelquefois dans l'opulence ? Le Noir américain est l'opprimé de la riche Amérique, et beaucoup de Noirs africains, aujourd'hui indépendants, seraient heureux d'avoir son niveau de vie ; il reste que le Noir américain vit sa condition d'une manière dramatique. Gardons-nous, de toute manière, de tomber dans l'erreur commune à la bourgeoisie et aux marxistes : de tout accorder à l'aspect économique. L'oppression est une pieuvre multiple, dont on ne sait trop quel bras étouffe le plus. L'injustice, l'injure, l'humiliation, l'insécurité peuvent être aussi insupportables que la faim.

Tout leur semble préparé pour les en convaincre ; le monde est blanc et ils sont noirs ; le pouvoir, l'argent, le plaisir, les idées, l'art sont blancs, même Dieu est blanc. Comment le Noir ne se croirait-il pas inférieur ?

Le mépris et la haine de Baldwin contre son propre père, même rattrapés par la pitié, sont proprement insupportables. Et comme on ne peut pas vivre avec de tels sentiments empoisonnés, ils cherchent un oubli dans l'alcool (les vomissures dans les portes cochères), la drogue et le crime. C'est simplement une autre espèce de destruction. La sainteté ou l'humiliation permanente, tel est le dilemme. On ne sort pas si facilement d'une oppression.

"Mettez-vous dans sa peau tandis qu'il cherche du travail, un appartement, mettez-vous à sa place dans les autobus où est appliquée la ségrégation, voyez avec ses yeux les écriteaux indiquant *Blancs* et *couleur* et en particulier ceux qui indiquent *Dames blanches* et

Femmes de couleur. (...) L'oppression du Noir américain est une oppression absolue.
Expression de l'ensemble de la société américaine, elle atteint l'ensemble de la vie du Noir.

Le Noir ne peut même pas être un pauvre comme les autres (car le mythe de la grosse voiture n'empêche pas les taudis, les cafards et les punaises) ; il l'est en quelque sorte doublement : il est également le pauvre des Pauvres Blancs, qui sont plus féroces encore que les riches, car ils ont besoin de maintenir et de renforcer une distance dérisoire.

Toutes les fausses issues ont été essayées par leurs aînés, aucune n'a pu les sauver : ni la soumission, ni la haine, ni la réussite économique ; ni la religion et l'Eglise, ajoute Baldwin qui a prêché en chaire. Aucune solution n'est efficace tant que le contexte demeurera. Puisque c'est toute la société américaine qui met l'existence du Noir en question, il faut mettre en question l'existence de cette société. En réponse à une oppression absolue, il en appelle à une *révolte absolue*.

"Un peuple à qui on a tout pris, y compris, et c'était là l'essentiel, le sentiment de sa propre valeur (fera) absolument n'importe quoi pour le retrouver..."

Devons-nous avouer aussi, qu'après la lecture de son livre, nous sommes plus effrayés que Baldwin lui-même ? Il veut croire que la menace est encore différée : Next time, the fire (La prochaine fois, le feu). Les Blancs et les Noirs de bonne volonté peuvent encore s'unir et faire reculer la catastrophe. Mais comment ? Si l'on renverse sa proposition négative, on obtient ceci : il faut que les Américains acceptent de devenir une nation de métis. Mais, ou nous nous trompons lourdement, ou les Américains blancs, ceux du Nord y compris, sont aussi loin que possible d'un tel bouleversement. Si l'on exclut la partition (ce que réclament les Black Muslims), on ne voit guère d'autre issue.

Lorsqu'un opprimé fait ainsi le tour de son oppression, elle lui devient invivable.
Lorsqu'un opprimé a entrevu la possibilité d'être libre et qu'il accepte d'en payer le prix, il est vain d'espérer encore la paix pour longtemps. Si le problème a été correctement posé par Baldwin : ou une nation de métis ou la guerre, alors nous avons réellement très peur pour l'Amérique et les Américains.

Négritude ou négrité ?

Il m'a semblé (...) que le sens le plus adéquat, pour judaïsme, devait être celui de *l'ensemble des traditions culturelles et religieuses*. (...) Pour désigner expressément le groupe juif, je proposerai donc le terme de *judaïcité*.

La *judéité*, enfin, serait exclusivement *la manière pour un Juif de l'être*, subjectivement et objectivement. La manière dont il se sent juif et dont il réagit à la condition juive. J'ai dit qu'il m'a fallu forger ici un mot totalement nouveau pour exprimer un fait indiscutablement original.

En résumé, il m'apparut nécessaire de distinguer clairement, ce qui était confusément distinct :

1. Le *groupe juif* ou *judaïcité*.
2. Ses *valeurs*, ou *judaïsme*.
3. Le *degré de participation* du Juif à son groupe, d'une part, à ses valeurs d'autre part, ou *judéité*.

Or, le groupe juif vivait une condition particulière et déformante, une *condition de dominance* : d'où des difficultés particulières à se saisir objectivement : des illusions sur soi, nées de l'accusation des autres ; mais également du refus de soi-même, ainsi que des contre-mythes opposés à l'accusation ; nées aussi, plus gravement encore, de cette condition objective anormale, non comparable évidemment à celle des peuples maîtres de leur destin, chez lesquels les rapports entre la religion et la culture, par exemple, avaient un tout autre style.

Lorsque Senghor définit la négritude comme : "L'ensemble des valeurs culturelles du monde noir, telles qu'elles s'expriment dans la vie, les institutions et les œuvres des Noirs", elle correspond en somme à ce que j'ai proposé d'appeler strictement judaïsme. Il s'agit bien des *traditions culturelles et religieuses* (...), mais non des *hommes* en tant que tels, individus ou groupes structurés comme tels.

En fait, plus ou moins confusément, la négritude veut signifier à la fois l'ensemble des hommes noirs, les valeurs du monde noir, et la participation de chaque homme et de chaque groupe noir à ce monde et à ses valeurs. Et, je l'ai dit à propos de la trilogie conceptuelle concernant les Juifs, nous n'avons pas affaire, dans la réalité, à trois tiroirs bien clos, dont chacun recèle un contenu bien délimité.

Or, tous les Noirs sont loin d'être nationalement libres et, dans les nouvelles nations noires, tous les Noirs sont loin d'être socialement libres. Après le colonisateur, ou parallèlement à lui, ou même avec sa complicité : "Aujourd'hui, des Nègres exploitent des Nègres !"

Il est indéniable que la constitution en nations de larges secteurs du monde noir a fait reculer la négativité noire, comme la fondation de l'Etat d'Israël a si heureusement estompé la négativité juive, que certains Juifs, trop facilement oublieux, doutent qu'elle ait jamais existé. (...) Il est vrai aussi que si l'oppression du monde noir a reculé, elle n'a pas disparu.

La négritude, donc, est largement négative encore, et doit être bien aperçue comme telle, sinon elle devient mystificatrice. La fin du refus de soi est certainement prématurée pour un Noir encore aujourd'hui.

N'est-il pas indispensable de nommer, et de définir séparément, ce que je propose d'appeler :

La négrité ;

La négricité ;

Le négrisme.

La *négrité* serait réservée à la *manière* de se sentir et d'être noir, par appartenance à un groupe d'hommes et par fidélité à ses valeurs.

La *négricité* serait l'ensemble des *personnes*, groupes et peuples noirs.

Le *négrisme* enfin serait l'ensemble des *valeurs* traditionnelles et culturelles des peuples noirs.

L'oppression du Juif ne coïncide ni avec celle du Noir, ni avec celle des colonisés. Ni d'ailleurs celle de chaque Noir avec celle de tous les Noirs. (...) Il faut que le Noir garde le droit de contester sa tradition ; et il faut qu'il ait le droit de garder ses distances vis-à-vis de son groupe.

Le Colonisé

Sur le portrait du colonisé

Je mentirais en disant que j'avais vu au départ toute la signification de ce livre. J'avais écrit un premier roman, *La Statue de sel*, qui racontait une vie, celle d'un personnage pilote, pour essayer de me diriger dans la mienne. (...) Si je voulais comprendre l'échec de leur aventure, celle d'un couple mixte en colonie, il me fallait comprendre le Colonisateur et le Colonisé, et peut-être même toute la relation et la situation coloniales.

J'étais Tunisien et donc Colonisé. Je découvrais que peu d'aspects de ma vie n'avaient pas été affectés par cette donnée. Pas seulement ma pensée, mes propres passions et ma conduite, mais aussi la conduite des autres à mon égard. Jeune étudiant arrivant à la Sorbonne pour la première fois, des rumeurs m'inquiétèrent : "Avais-je le droit, comme Tunisien, de présenter l'agrégation de philosophie ?"

Bref, j'ai entrepris cet inventaire de la condition du Colonisé d'abord pour me comprendre moi-même et identifier ma place au milieu des autres hommes. Ce furent mes lecteurs, qui étaient loin d'être tous des Tunisiens, qui m'ont convaincu plus tard que ce *Portrait* était également le leur. Ce sont les voyages, les conservations, les confrontations et les lectures qui me confirmèrent, au fur et à mesure que j'avançais, que ce que j'avais décrit était le lot d'une multitude d'hommes à travers le monde.

Je ne leur apportais rien d'autre, j'en suis persuadé, qu'ils ne sussent déjà, qu'ils n'eussent déjà vécu. Mais reconnaissant leurs propres émotions, leurs révoltes et leurs revendications, elles leur apparaissaient, je suppose, plus légitimes.

Comment le Colonisateur pouvait-il, à la fois, soigner ses ouvriers et mitrailler périodiquement une foule colonisée ? Comment le Colonisé pouvait-il à la fois se refuser si cruellement et se revendiquer d'une manière si excessive ? Comment pouvait-il à la fois détester le Colonisateur et l'admirer passionnément (cette admiration que je sentais, malgré tout, en moi) ? C'était de cela que j'avais surtout besoin : mettre de l'ordre dans mes sentiments et mes pensées, y accorder peut-être ma conduite.

Je saisis l'occasion pour le réaffirmer fortement : l'aspect économique de la colonisation est pour moi fondamental. (...) Mais *le privilège colonial n'est pas uniquement économique*. Quand on regarde vivre le Colonisateur et le Colonisé, on découvre vite que

l'humiliation quotidienne du Colonisé et son écrasement objectif, ne sont pas seulement économiques ; le triomphe permanent du Colonisateur n'est pas seulement économique. Le petit Colonisateur, le Colonisateur pauvre se croyait tout de même, et en un sens l'était réellement, supérieur au Colonisé ; objectivement, et non seulement dans son imagination. Et ceci faisait également partie du privilège colonial. La découverte marxiste de l'importance de l'économie dans toute relation oppressive n'est pas en cause. Mais cette relation contient d'autres traits, que j'ai cru découvrir dans la relation coloniale.

J'ai dit que j'étais de nationalité tunisienne ; comme tous les autres Tunisiens, j'étais donc traité en citoyen de seconde zone, privé de droits politiques, interdit d'accès à la plupart des administrations. (...) Mais je n'étais pas musulman. Ce qui, dans un pays où tant de groupes humains voisinaient, mais chacun jaloux étroitement de sa physionomie propre, avait une signification considérable. Pour simplifier, disons que le Juif participait autant du Colonisateur que du Colonisé.

Dans cette *pyramide de tyranneaux*, que j'ai essayé de décrire, et qui constitue le squelette de toute société coloniale, le Juif se trouvait juste à un degré plus élevé que son concitoyen musulman. Son privilège était dérisoire, mais il suffisait à lui donner quelque orgueil et à lui faire espérer qu'il n'était pas assimilable à la masse des colonisés musulmans qui forme la base dernière de la pyramide. Cela suffisait également pour qu'il se sentît menacé le jour où l'édifice a commencé à bouger ; on l'a bien vu aux barricades d'Alger, où de nombreux Juifs firent le coup de feu côte à côte avec les Pieds Noirs.

Je suis inconditionnellement contre toutes les oppressions ; je vois dans l'oppression le fléau majeur de la condition humaine, qui détourne et vicie les meilleures forces de l'homme ; opprimé et oppresseur d'ailleurs, car on le verra également : "Si la colonisation détruit le Colonisé, elle pourrait le Colonisateur."

Note sur Franz Fanon et la notion de carence

Le génie de Marx est d'avoir découvert la présence et le rôle capital des phénomènes économiques dans toutes les situations humaines. Il était prévisible qu'on les retrouverait dans la relation coloniale. Toutefois, j'ai essayé de préciser la place et la signification particulières de ce que j'ai appelé le *privilège colonial*.

Pour résumer, je rappelle que, pour moi, il existe un *portrait mythique* du Colonisé, inventé par le Colonisateur, portrait essentiellement négatif. Mais j'ai ajouté que ce portrait mythique, et cette négativité, n'étaient pas entièrement délirants. (...) Par exemple, le Colonisateur accuse le Colonisé d'être paresseux et de ne pas beaucoup travailler. Pure calomnie ? Oui et non. C'est une calomnie de dire que le Colonisé comme tel n'aime pas travailler. Mais il est exact que le Colonisé est *effectivement chômeur*, ce qui est de la faute des structures coloniales, bien entendu, et non du Colonisé. Mais la négativité du Colonisé dans son rapport au travail est d'une certaine manière réelle.

Je prétends (...) que dans tout homme dominé il y a une certaine dose de *refus de soi*, né en grande partie de son écrasement et de son exclusion. Je l'ai montré longuement,

également à propos du Juif. Comment d'ailleurs peut-on espérer le contraire ? Lorsque les conditions objectives sont tellement lourdes, tellement corrosives, comment peut-on croire qu'il n'en résultera aucune destruction, aucune distorsion dans l'âme, la physionomie et la conduite de l'opprimé ?

On me dit par ailleurs que, dans tel coin reculé de la Tunisie ou de l'Algérie, dans tel village, on ne retrouve pas cette mise en question de soi, cette humiliation ressentie par le Colonisé, on ne vérifie guère ce portrait du Colonisé, qui n'existerait réellement que dans les villes et particulièrement chez les intellectuels et les classes cultivées. (...) N'est-ce pas dire, en somme, que lorsque le Colonisateur est absent, lorsque la *relation coloniale* est inexistante, les traits du Colonisé s'estompent ? (...) Toute la vie du Colonisé est dépendante, *même s'il ne s'en aperçoit pas*.

Fanon admettait parfaitement ces atteintes à la personnalité du Colonisé ; il n'a pas pu ne pas les constater, avant ou après moi, peu importe ; mais elles l'embarrassaient et le révoltaient. C'est qu'il y avait chez lui, comme chez beaucoup de défenseurs du Colonisé, une certaine dose de romantisme révolutionnaire.

Le Colonisateur, c'était le salaud intégral ; le Colonisé, l'homme intégralement bon. Comme pour la plupart des romantiques sociaux, la victime reste intacte et fière, à travers l'oppression, qu'elle traverse en souffrant, mais sans se laisser entamer. Et, le jour où l'oppression cesse, on doit voir immédiatement apparaître l'homme nouveau. Or, je le dis sans plaisir, ce que la décolonisation nous démontre précisément : c'est que ce n'est pas vrai ; c'est que le Colonisé survit longtemps encore dans le Décolonisé, qu'il nous faudra attendre encore longtemps pour voir cet homme réellement nouveau. Je comprends que cette notion de *carence* ne fasse pas plaisir. J'ai eu les mêmes ennuis quand j'ai décrit les carences chez le Juif.

La gauche et le problème colonial

En droit, sinon toujours en fait, le métropolitain de gauche tendait vers un humanisme universaliste, laïque et social ; plus ou moins universaliste, plus ou moins laïque et plus ou moins social. Il pouvait être nationaliste de fait, avec une petite teinture universaliste (comme les radicaux), internationaliste avec des crises nationalistes (comme les ouvriers communistes), etc. Mais, enfin, c'était ainsi qu'il se voyait.

Il souhaitait le bien du Colonisé et, d'une certaine manière, sa libération. Mais quelle libération ? Essentiellement sa libération *sociale*. En outre, plus ou moins clairement, sa promotion culturelle et culturelle. En somme, il voulait faire bénéficier le Colonisé de ce qui lui paraissait souhaitable pour lui-même. Car, pour lui, la lutte sociale était la plus importante ; de plus, il en était déjà aux problèmes culturels. (...) En bref, raisonnant pour lui-même en termes de *classe*, il extrapole pour le Colonisé.

Bornons-nous à noter que le métropolitain, ne se trouvant pas en rapport direct de domination avec le Colonisé, ne vivait pas les aspects négatifs de la relation coloniale, si importants pour comprendre le Colonisateur de gauche. Si même on lui avait *démontré* que

cette domination existait, qu'elle avait des conséquences importantes, par exemple que le métropolitain lui-même en tirait des avantages considérables, qu'il était donc lui aussi en *relation coloniale*, cette relation, n'étant pas vécue, restait *abstraite*.

Quelle fut la physionomie des mouvements de libération coloniale ? Essentiellement, et nécessairement -je l'ai montré ailleurs- sous forme *nationale et nationaliste, a-sociale, politique, religieuse*. L'aspect social, quand il existait, ne primait pas et, dans plusieurs cas, était même refusé. (...) D'où, déjà, un *trouble idéologique*, fort compréhensible chez le métropolitain de gauche : il s'est toujours méfié des revendications nationalistes, qu'il considère comme des alibis, destinées à voiler des intérêts de classe.

Mais ce trouble serait demeuré idéologique, je pense, *s'il n'y avait pas eu une base matérielle aux hésitations de la gauche*. (...) En gros, *on peut affirmer que les masses françaises ont réagi négativement*. Elles ont cru, à tort ou à raison, qu'elles seraient lésées par l'abandon des colonies (exemple type : l'affaire du pétrole, grossie certes, mais efficace).

Pour nous en tenir à la relation coloniale, notons rapidement : la présence de nombreux Algériens en France, très prolétarisés, donc inspirant un certain mépris à un peuple riche ; des expériences désastreuses : guerre, vécue de plus en plus directement, peur, humiliation, sentiment de complicité face à la torture, etc. (...) *Le mythe du Bon Colonisé disparaît chez le métropolitain*.

La gauche est désorientée en tant que gauche et en tant que française. *En tant que gauche* : elle ne retrouvait pas chez les Colonisés, les schémas avec lesquels elle les pensait ; et, plus gravement encore, ce pour quoi elle se battait, ce pour quoi elle existait. D'autre part, elle se sentait désavouée par ses propres troupes ; elle ne collait pas à leurs réactions. *En tant que française*, elle avait beau en faire abstraction, ou même le nier, elle était *nationalement concernée* ; par les Colonisés, qui présentaient des revendications de nation à nation ; par ses propres troupes, qui faisaient une authentique réaction nationale.

Le Colonisé se révèle donc une espèce de fanatique sanguinaire, un agresseur revendicatif, "malgré tout ce que nous avons fait pour lui", un nationaliste ingrat ! Alors qu'on avait soi-même dépassé (ou croyait avoir dépassé) l'attitude nationaliste. Eh bien, soyons aussi nationalistes que lui ! Et puisqu'il nous fait la guerre, nous lui répondrons par la guerre. Ce fut l'espèce d'étonnement, de plus en plus irrité, jusqu'à la rage... de nombreux enseignants socialistes. (...) Les enseignants socialistes ont cru sincèrement que, tôt ou tard, à force de patience, de temps, d'éducation laïque et républicaine donnée par l'école, et de réformes obtenues par le parti socialiste, on arriverait à la grande fraternité humaine, en particulier entre Colonisateurs et Colonisés. (Comparativement, c'est ce qui se passe aujourd'hui à l'égard des banlieues).

De fil en aiguille, le métropolitain de gauche, qui a fait la réaction nationaliste, s'est construit un portrait du Colonisé suivant les schèmes colonialistes courants : fanatique, arriéré, incapable de se gouverner lui-même, hypocrite, brutal, etc. (...) On part de l'humanisme universaliste, on aboutit au chauvinisme et à la guerre coloniale... tout en continuant à se réclamer de la paix et de la libération des peuples.

Les raisons dernières des gens de la "nouvelle gauche" et celles des chrétiens dits progressistes sont différentes. Il n'est pas inutile, cependant, de noter qu'ils se sont souvent alliés politiquement. En gros, ils disent tous les deux : les Colonisés sont ce qu'ils sont, il faut les admettre tels quels. Leur cause est juste, le reste est fioriture et incidents. (...) Ne les gênons pas dans leur lutte, même si certaines de leurs initiatives ne nous plaisent pas (ex. : Sartre et *Les Temps modernes*). Il est intéressant de noter que la clientèle de ces hommes, aussi honnêtes que possible, les plus fidèles à la gauche, contient de très nombreux *intellectuels*. (...) Là-dessus, viennent se greffer beaucoup de générosité, de dévouement et de courage.

Ce faisant, les intellectuels de gauche (...) *n'ont guère aidé le Colonisé à se définir*. Bien plutôt, ils ont encouragé chez lui toutes ces confusions, ils ont ajouté au désarroi des quelques Colonisés qui avaient une conscience politique plus aiguë, plus éthique. Comment un intellectuel colonisé peut-il condamner le terrorisme, par exemple, alors que les intellectuels non colonisés ne semblent pas si sévères ? Comment un intellectuel colonisé peut-il condamner l'utilisation de la religion, alors que les intellectuels non colonisés trouvent cela bien naturel ?

L'attitude purement *tactique* ne sait plus quoi faire des non-Colonisés vivant en colonie (ou dans une ex-colonie). Or, ils existent, et ils ne sont pas toujours coupables. Et le seraient-ils, peut-on se désintéresser du sort de groupes humains entiers, simplement parce qu'ils ne se trouvent pas, actuellement, en situation d'opprimés ? Est-ce là encore une attitude universaliste ?

L'opportunisme communiste : Ce sera l'un des résultats les plus étonnants de l'aventure. Les difficultés communistes se résument, je crois, dans cette formule que j'ai proposée ailleurs : "L'heure des libérations nationales des Colonisés a sonné plus tôt que l'heure de la révolution mondiale". (...) L'historique des positions communistes est celle d'un grand embarras. Après avoir combattu les premières affirmations nationalistes, dont ils avaient sous-estimé la vigueur, et parce qu'ils espéraient que la révolution socialiste surviendrait avant leur aboutissement (voir 1936), ils décidèrent de lâcher du lest.

Des militants communistes se sont fait tuer comme soldats en Algérie et d'autres se sont fait torturer parce qu'ils gênaient l'armée. Le Parti français clame son indignation et vote les pleins pouvoirs aux gouvernements qui font la guerre : il l'aurait fait plus encore si l'alliance avec les socialistes, par exemple, pouvait s'en trouver consolidée. Bientôt, il n'y a plus eu d'action communiste.

Il faut bien constater que leur clientèle, surtout ouvrière, leur permet largement une telle conduite. Lorsque l'ouvrier communiste avait fini par se résigner à l'abandon de l'Algérie, c'était par indifférence, lassitude ou dégoût, non par éthique révolutionnaire ou sympathie pour le Nord-Africain. Au contraire, la xénophobie, une espèce de colère nouvelle contre le Nord-Africain, la crainte de voir diminuer le niveau de vie, etc., se sont accrues dangereusement, entretenues d'ailleurs par la propagande, le cinéma, la radio et la presse.

Les socialistes ont tant fait qu'il n'est pas difficile d'être plus à gauche qu'eux. Le fond de l'affaire est ici, je crois, de sauvegarder les intérêts économiques de la France dans les

colonies ou les ex-colonies. Pour certains "jeunes patrons" intelligents, il y a coïncidence entre une politique libérale, le salut économique du pays et leurs intérêts privés.

Conclusions

Pour nous résumer brièvement : au contact de la réalité humaine, sociologique et politique du Colonisé et de la colonisation, c'est-à-dire devant la manière :

Dont le Colonisé a entrepris sa libération ;

Dont les masses françaises ont réagi devant ces revendications,

il s'est produit :

Un désordre idéologique au sein de la gauche française :

Une action ou une absence d'action qui ont mené la gauche

- soit à *se disqualifier*, en rejoignant la droite, sans même y gagner en efficacité ;

- soit à *se contredire* en tant que gauche ;

- soit à *la démission* et à *la paralysie* ;

dans les trois cas enfin, à l'inefficacité et à la démission de soi.

Réaffirmer l'universalisme. En parole et en acte. (...) Cesser de dire : cela ne nous regarde pas. Cela nous regarde, en tant qu'hommes de gauche, précisément. Ne pas craindre d'affirmer, en même temps, que la liaison des peuples existe, qu'un peuple ne dispose pas de lui-même d'une manière illimitée. Qu'il n'a pas le droit de devenir à son tour impérialiste ou oppresseur à son tour, qu'une minorité a le *droit* d'être respectée dans son originalité, etc.

Oser prendre une position nette sur le nationalisme. C'est-à-dire, là encore : *L'admettre*, sans arrière-pensée, non comme à regret, ne plus tricher avec, c'est-à-dire laisser tomber les nationalistes chaque fois, par exemple, que d'autres intérêts sont en jeu (intérêts électoraux, russes, masses françaises, etc.). Mais en même temps, *l'intégrer dans une perspective de gauche* : c'est-à-dire ne pas le garder dans son gosier comme un os qu'on est toujours tenté de vomir, mais le digérer : c'est-à-dire le *juger*.

Le nationalisme est l'expression actuelle de la libération de nombreux peuples (colonisés ou non, d'ailleurs) ; comme tel il est authentique et positif. Le refuser, c'est d'une idéologie abstraite, c'est le refus du réel. Mais l'accepter sans discussions, sans réflexions, c'est encore se *disqualifier*. Il faut le juger et prendre position nette à l'égard de ses erreurs ou de ses manifestations qui le défigurent et finissent par lui nuire, ou simplement nuire à la vie d'autres groupes humains. Je pense par exemple au problème du terrorisme civil et aveugle.

Les Canadiens français sont-ils des colonisés ?

Un jour j'ai reçu une invitation de la Télévision Canadienne à me rendre au Québec. Ainsi, j'ai pu constater que les Canadiens étaient *dominés*, en effet, de plusieurs manières, et en tout cas qu'ils en souffraient.

Elèves H.E.C. : Les canadiens français se prétendent colonisés économiquement et socialement par les Canadiens anglais. Mais ce qui embarrasse l'opinion française, et les Français de passage au Canada, c'est la prospérité, au moins apparente de la province du

Québec. C'est plutôt deux peuples colonisateurs, dont l'un a été vaincu par l'autre. Les vrais Colonisés, ce sont plutôt les Indiens.

A.M. : Je voudrais rappeler ici deux hypothèses supplémentaires qui m'ont beaucoup servi et que j'ai eu l'occasion de vérifier, dernièrement encore, à propos des Noirs américains :

Toute domination est relative

Toute domination est spécifique

Il est évident que l'on n'est pas dominé dans l'absolu, mais toujours par rapport à quelqu'un, dans un contexte donné. De sorte que même si l'on est favorisé comparativement à d'autres gens et à un autre contexte, on peut parfaitement vivre une domination avec toutes les caractéristiques habituelles de la domination, même les plus graves ? C'est bien ce qui paraît arriver aux Canadiens français. (...) Il en est de même pour les Noirs américains. Lorsqu'on compare la condition globale des Noirs américains et la condition globale des Noirs africains, on a envie de dire : les Noirs américains ne devraient pas se plaindre puisque les Noirs américains, dominés, sont infiniment plus riches que les Noirs africains.

J'ai retrouvé au Canada un phénomène à peu près constant dans la plupart des situations coloniales, et que j'ai appelé : *le bilinguisme colonial*. Une langue officielle, efficace, qui est celle du dominant, et une langue maternelle, qui n'a aucune prise ou presque sur la conduite des affaires de la cité. Que les gens parlent deux langues ne serait pas grave, si la langue la plus importante pour eux n'était pas ainsi écrasée et infériorisée. Ce qui différencie le bilinguisme colonial du bilinguisme tout court. (...) On exige la langue anglaise dans les entreprises, et ceux qui ne la parlent pas, souvent ne peuvent prétendre à de nombreux emplois, surtout aux emplois supérieurs.

Elèves H.E.C. : Vous avez dit qu'il y avait *deux* sources à l'embarras des Français. La seconde est que la revendication canadienne française adopte une allure *nationale*.

A. M. : Vues de Paris, les revendications d'indépendance nationale apparaissent souvent comme mythologiques et réactionnaires, surtout à gauche. A l'heure où l'on parle de faire l'Europe, où le monde est divisé en deux ou trois blocs qui polarisent tout le reste du globe, comment peut-on encore parler sans rire de nations ? Ce n'est pas faux pour l'Occident européen.

En tout cas, sur le plan colonial, c'est un fait que la plupart des revendications se sont faites sur le mode national. C'est un tort ? Peut-être. On ne peut pas condamner (et surtout nier !) le réel au nom d'une idée préconçue qu'on en avait. (...) Il est plus astucieux d'analyser pourquoi cela se passe ainsi.

La deuxième question, c'est celle de l'avenir des solutions nationales. Il est évident, cela dit, que le monde va vers l'unification. Quels que soient les obstacles politiques, dans quelques années, l'unification culturelle, l'unification de l'information, au moins, sera faite par la télévision. C'est une affaire de relais. Et cela, c'est merveilleux. Mais il n'est pas sûr que cette universalisation doit se faire sur le mode abstrait, ni surtout sur le mode autoritaire.

Autrement dit, on n'a pas le droit :

- 1) d'exiger des gens la suppression de toutes les différences auxquelles ils tiennent, à tort ou à raison ;
- 2) ni de se servir de l'universalisation comme prétexte de domination d'un groupe sur un autre, ou d'une majorité sur une minorité, ou d'un peuple sur un autre peuple.

La revendication nationale n'est en fait que le résumé de cette double exigence des gens. Je suis persuadé que si on les laissait tranquilles sur ces deux points, les consciences nationales s'émousseraient beaucoup. Il en restera ce qui peut en rester.

Elèves H.E.C. : Certains disent qu'un Québec libre sera encore plus facilement américanisé.

A. M. : Tout combat de libération semble, au départ, un peu fou. (...) Voyez Cuba, voyez le Vietnam. Il semble d'abord incroyable que de si petits peuples tiennent si longtemps, et victorieusement peut-être, devant un tel géant.

Il n'y a pas de doute qu'un groupe humain qui veut se libérer doit mener également un *combat contre lui-même*. J'ai retrouvé ce combat interne chez les Colonisés, comme chez les Juifs, comme chez les Noirs. Les écrivains nord-africains ont dénoncé la colonisation ; mais ils ont aussi presque tous dénoncé l'état de leurs institutions, de leurs familles, de leurs valeurs. Ce point a été masqué par l'importance de la lutte externe.

Le Juif

Petit portrait du Juif

Les quelques lecteurs qui me font l'amitié de me suivre savent que je suis né à Tunis, en Tunisie, dans une Communauté très ancienne, puisque son établissement, ou sa conversion, précède de loin, dit-on, l'arrivée des Arabes au Maghreb, et de très loin, celle des différentes vagues d'Européens. Mais, bien que nous plongeons ainsi dans le cœur de ces pays, nous avons été très tôt fascinés également par l'aventure occidentale, par l'extraordinaire mouvement qui s'opérait à nos portes, et même au milieu de nous, en la personne des colonisateurs italiens et français.

L'origine de mon premier livre. Je ne vous en parlerai pas sinon pour vous dire qu'il s'agissait de l'histoire d'un jeune homme, qui me ressemblait évidemment beaucoup, à cheval sur deux civilisations, qui n'arrivait pas à arracher le fil qui le liait à l'Orient, au passé, à sa langue maternelle, à sa mère étrange, analphabète, qui dansait encore des danses magiques ; mais qui n'arrivait pas davantage à accepter l'Occident, sa dureté, ses injustices, ses fausses rationalisations et sa morale truquée : qui se trouve en somme à deux pas de la destruction, lorsqu'il décide de tout quitter pour un pays imaginaire, de ne plus regarder en arrière pour -ne pas se transformer en *statue de sel*.

Lorsqu'un homme se trouve partagé, déchiré entre deux groupes, deux cultures, le mariage mixte peut lui sembler la solution idéale. Epousant une femme du groupe étranger

au sien, il croit avoir surmonté son écartèlement par la synthèse la plus intime possible, celle de l'amour et de la chair.

Je n'ai pu faire le *Portrait du Colonisé* (et même celui du *Colonisateur*) que parce que j'étais moi-même *indigène* dans un pays de colonisation, parce que j'ai vécu la relation coloniale, avant même d'en avoir pris conscience. Ayant pâti des institutions et des mœurs coloniales, ayant éprouvé le poids des privilèges du Colonisateur, il m'a suffi plus tard de m'adresser à mes souvenirs, d'interroger les cicatrices d'une si longue humiliation, dont certaines ne s'effaceront jamais, pour reconstruire, trait pour trait, l'homme colonisé.

Le deuxième résultat de cette investigation systématique de mon expérience coloniale fut la découverte *d'un certain nombre de mécanismes* qui liaient les deux partenaires de la colonisation, et qui éclairaient d'une manière étonnante, me sembla-t-il, un certain nombre de leurs conduites respectives.

L'Afrique du Nord, pays après pays, avait obtenu son indépendance, à laquelle j'avais applaudi, quels que soient les doutes, les difficultés, les désespoirs quelquefois, qui pouvaient nous assaillir suivant les jours. J'avais même fini par collaborer d'assez près avec les jeunes nationalistes, puisque j'ai contribué à fonder le premier hebdomadaire destourien de l'époque, et que j'en ai dirigé les pages culturelles pendant quelques années.

Ayant déblayé avec tant d'entêtement l'aspect colonial de ma vie, comment n'aurais-je pas examiné alors, avec la même rigueur, son aspect juif ? Précisément, parce que le préalable colonial avait disparu, je me trouvais face à face avec ma problématique juive.

Une fois encore, c'est cela qui m'apparaissait le plus important, qui heurta le plus. Ce rapprochement avec le Colonisé, et les dévoilements inévitables de la condition juive vécue, embarrassèrent considérablement un certain nombre de mes lecteurs, juifs et non juifs d'ailleurs, conservateurs et progressistes.

Pour les traditionnalistes juifs, cela se conçoit : le destin juif est un destin de gloire et d'élection, comme l'on sait. Comment osais-je parler de malheur-d'être-juif, d'anxiété, de menaces et de catastrophes périodiques ? Pourquoi insister sur les manifestations et conséquences de l'oppression subie par le Juif, même dans les pays dits civilisés (où elle prend simplement des formes plus subtiles) alors que l'essentiel était cette extraordinaire mission confiée par Dieu, et pour laquelle ils étaient prêts à tout supporter ? En comparant leur idéologie avec ses bases historiques concrètes, la confrontant avec ce réel sordide et souvent sanglant, j'en révélais le caractère mythique. Du coup, je les désarmais, je dissipais cette couverture de nuages, les laissant nus devant les horreurs agressives de l'Histoire.

Les amis du progrès avaient d'autres étranges pudeurs, au nom de l'avenir cette fois. Ils préféraient, eux, nier le réel plutôt que d'être contrariés dans leur marche triomphale vers le progrès et l'unification du monde. En insistant ainsi sur la menace persistante et la séparation du Juif, je semais la division.

Ainsi, l'on m'avait vivement reproché d'avoir écrit que les ouvriers n'étaient pas indemnes de racisme et qu'ils avaient consenti largement aux dernières guerres coloniales.

L'on s'indignait maintenant que je dise que l'antisémitisme était largement représenté dans toutes les classes de la société. Or je suis persuadé que l'on aurait lutté plus efficacement contre les guerres coloniales si l'on avait mieux tenu compte du racisme de l'ensemble des Français. Et qu'il faut compter avec l'antisémitisme latent si l'on veut agir sincèrement sur la condition juive.

Si je n'avais été colonisé que par hasard, je demeurais juif par nécessité. Or, à chaque pas, je retrouvais les mêmes mécanismes, les mêmes schémas d'accusation, d'humiliation, de carences objectives que le Colonisé. Je dirai donc sans détour que ces deux livres, *Le Portrait d'un Juif* et *La libération du Juif*, me paraissent aussi importants pour l'intelligence de l'oppression, non seulement du Juif, mais de n'importe quel opprimé, qu'ils sont souvent plus riches dans le détail que mes autres écrits, par l'ampleur des descriptions et de l'analyse d'une condition que je connais particulièrement de l'intérieur.

Dès mon premier livre (...) j'ai convenu qu'il pouvait y avoir quelque orgueil à faire partie de ce peuple, qui a donné la Bible aux hommes, qui a fondé la morale d'une grande partie du monde, et même qui a survécu à tant de catastrophes, et qui, peut-être y a gagné une acuité remarquable et, bizarrement, une tendresse illimitée envers le genre humain.

Seulement, j'ai montré aussi que ces bonheurs du Juif se payent exagérément cher ; qu'ils sont contigus à la menace, qui ne cesse de rôder, même autour des capitales, et même dedans : que l'anxiété juive est ainsi entretenue, relancée par l'écho, jamais totalement éteint, des gémissements des Juifs, opprimés, spoliés, tués, quelque part dans le monde.

Il est temps de passer ici à la deuxième caractéristique de l'existence juive : être juif, ce n'est pas seulement en avoir conscience, c'est subir une *condition objective*. (...) Être juif est une condition, qui *s'impose* à tout juif, en grande partie de l'extérieur : puisqu'elle est en grande partie le résultat des relations entre Juifs et non-Juifs. Or, ces relations, le Juif peut s'en accommoder, il peut feindre ne rien y trouver d'hostile, il peut prétendre en avoir rarement conscience, il peut même y goûter un plaisir particulier, il ne peut jamais les esquiver longtemps, sans une adresse constante, et une bonne volonté appliquée à la distraction.

Nous retrouvons naturellement ici toute la *négativité objective* de toute existence d'un homme opprimé. Pour le Juif, elle se résume en un mot : l'antisémitisme. (...) Tant que ce refus du Juif reste vivace, je ne serai jamais sûr de ne pas voir un jour un groupe d'hommes basculer dans une fureur meurtrière contre les Juifs. D'une manière générale, d'ailleurs, je ne suis nullement convaincu que les temps du génocide soient révolus.

Jean-Paul Sartre a dit qu'un Juif est un homme considéré comme tel par les autres. Inutile de dire combien cela me paraît insuffisant. Un Juif, pour moi, est surtout un homme traité comme tel par les autres ; et susceptible d'être *traité* plus mal encore. Le Juif n'est pas seulement *accusé*, calomnié, noirci jusqu'au mythe, il est *réellement* menacé, séparé, exclu, réellement en danger de mort périodique.

Troisième point enfin : être juif, c'est aussi une appartenance *positive*, à un groupe et à une culture ; et pas seulement une lourde négativité. (...) Un Juif peut n'avoir jamais vu un

exemplaire du Zohar, ignorer qu'il existe deux Talmud ; il est pourtant de culture juive, parce qu'il enterre ses morts d'une certaine manière et se réjouit à sa manière à la naissance des nouveau-nés. Traits de culture, comme les cérémonies du mariage, ou le rituel culinaire, dont parlent en détail ces livres prestigieux, qu'il n'a pourtant jamais lus. (...) Presque tous les Juifs participent, plus ou moins certes, comme dans toute participation, à un univers culturel commun.

Etre juif, c'est aussi *ne pas être* de la même culture que les autres. (...) Etre juif, c'est aussi ne pas participer complètement à la culture dominante, ne pas aller à la même église que ses concitoyens, ne pas vivre les mêmes rythmes collectifs, ne pas réagir toujours avec la même sensibilité, avec toutes les conséquences pratiques que cela implique. Par-delà sa positivité, peut-être à cause même de cette positivité, l'existence juive est toujours affligée d'un lourd coefficient négatif.

Etre un Juif, pour moi, c'est en somme :
Avoir conscience de l'être,
C'est une condition objective,
C'est appartenir à une certaine culture.

Ce qui ne serait pas dramatique, si je n'avais découvert en même temps qu'il s'agissait
De la conscience *d'un malheur,*
D'une *condition d'oppression,*
D'une *culture aliénée.*

Les parades du Juif sont rapidement classables. On découvre vite qu'un grand nombre d'entre elles fonctionnent d'après un même mécanisme, plus ou moins caché : celui du *refus de soi*. Un deuxième groupe relève de *l'affirmation de soi*.

Ainsi, cette manie bénigne, si répandue en Europe : *le changement de nom*, révèle pourtant, à mon sens, une dialectique fort éclairante : un refus de soi, aussitôt contrarié par une résistance à ce refus. J'ai pu montrer, dans un grand nombre de cas, la volonté de conserver un lien, plus ou moins masqué, avec l'ancien nom.

L'humour juif m'a semblé une véritable mine de procédés, affectifs et intellectuels, plus ou moins conscients, grâce auxquels le Juif essaye de se défendre, de désarmer ses assaillants, ou d'atténuer sa propre angoisse. Voilà pourquoi un si grand nombre d'histoires juives parlent d'argent : c'est un des thèmes favoris de l'accusation, et le Juif doit s'en expliquer.

L'assimilation est certainement un phénomène commun à toutes les communautés juives dans le monde : le Juif s'est toujours assimilé, et ce fut probablement nécessaire. Il serait en tout cas absurde de l'en condamner, comme l'exigent certains. Et pourtant ! A y regarder de près, on découvre que l'assimilation s'accompagne d'une espèce de vertige, où le Juif s'accroche à ce qu'il fut, pour ne pas se fondre au milieu des autres. Sans cesse, il s'invente de nouvelles *machines de survie*. (...) J'ai déjà parlé du *mariage mixte*.

Dans une condition d'oppression, le refus de soi ne résout rien. Je l'ai vérifié à propos de tous les autres portraits d'homme dominé : le refus de soi provoque de telles distorsions, de telles destructions, dans l'âme et la conduite de l'Opprimé, qu'il serait déjà une solution trop coûteuse. (...) Et surtout, finalement, *le refus de soi va dans le sens même de l'oppression !*

En tout cas, se refuser, c'est au moins se résigner à l'oppression ; se refuser, c'est presque consentir à sa mutilation. Telle est l'absurdité du refus de soi ; démarche pour alléger l'oppression, il aboutit à y contribuer.

L'affirmation de soi peut sembler plus saine, et plus digne. Plus efficace aussi : le premier pas vers la libération doit être de commencer par s'accepter. (Et bien qu'on ne saurait faire grief à un opprimé de se refuser, et que tout opprimé se refuse plus ou moins). Aujourd'hui, certes, il existe de nombreux Juifs-fiers-de-l'être, surtout parmi la jeunesse, probablement à la suite de la fondation de l'Etat d'Israël.

Chagall se fâche, comme Soutine ou Modigliani, lorsqu'on le caractérise comme un peintre juif : cela lui paraît une sournoise limitation. Mais, du même coup, l'artiste juif est automatiquement récupéré par la culture du pays où il vit ; la symbiose s'effectue constamment au profit des cultures dominantes.

Nous y voilà à nouveau : *l'affirmation de soi, dans une condition d'oppression, finit à son tour par confirmer l'oppression.* La tragique vérité est que, dans une condition d'oppression, ni le refus de soi ni l'affirmation de soi ne peuvent délivrer l'Opprimé. Pire encore, paradoxalement, ils aggravent son malheur.

Etre juif, *c'est surtout subir le destin objectif d'un même groupe d'hommes.* (...) Si l'on veut transformer cette condition, il ne suffira jamais de s'attaquer à l'opinion des uns et des autres, Juifs et non-Juifs : *il faudra bouleverser les relations objectives* qui lient les Juifs aux non-Juifs. Dans cette perspective, j'ai donc étudié deux essais de solutions, qui se sont soldés par deux échecs : le dialogue avec les hommes de gauche, et le dialogue avec les chrétiens. (...) Le raisonnement des hommes de gauche procède de cette simplification passe-partout qu'ils appliquent à tant de problèmes : Faisons la révolution, disent-ils en gros, et le drame juif se résoudra de lui-même.

Les marxistes, à la suite de Marx lui-même, appliquent au problème juif un schéma manifestement déplacé : ils s'obstinent à le comprendre en termes économiques et de lutte des classes, alors qu'il s'agit d'un problème spécifique. Les chrétiens, eux, s'obstinent à poser le problème en termes théologiques, depuis des siècles. Certes, c'est leur langage. Mais cela leur évite également d'avoir à s'occuper de la transformation concrète faite aux Juifs. Par exemple, de lutter contre le racisme réel, et pas seulement métaphysique, de leurs troupes.

On ne peut proposer une libération efficace, si l'on n'a pas cerné la spécificité de chaque condition. Voilà pourquoi j'ai tant protesté quand on a voulu ramener le problème colonial à la lutte des classes, puis maintenant le problème juif, c'est-à-dire, en définitive, au schéma économique patrons-ouvriers.

J'ai essayé de rappeler quelques vérités utiles : ainsi l'assimilation est refusée aux Juifs par les autres, et non refusée par les Juifs eux-mêmes, etc. (...) Les Juifs sont opprimés dans *toutes leurs dimensions collectives*. Autrement dit, il faut bien prononcer le mot : *ils sont opprimés comme peuple*. Ce mot fait bondir beaucoup d'intellectuels juifs, je le sais bien. Ils nient désespérément toute unité juive. (...) S'ils appartiennent à un peuple, alors finie cette universalité qui leur donne cet air de juges désintéressés dans toutes les causes de l'humanité !

Opprimés comme peuple, les Juifs ne seront réellement libérés qu'en tant que peuple. Or aujourd'hui, la libération des peuples garde encore la *physionomie nationale*. (...) Ce qui est essentiel et indiscutable est ceci : dorénavant, l'Etat d'Israël fait partie du destin de tout Juif dans le monde, qui continue à se reconnaître comme Juif. Quelles que soient les hésitations ou même les condamnations que peut soulever telle ou telle de ses actions ; son existence et sa défense ne sauraient être mises en question par aucun Juif dans le monde, sans qu'il se nuise gravement à lui-même. Quant aux non-Juifs, les libéraux surtout, il faut qu'ils comprennent *qu'Israël représente le résultat, encore fragile, de la libération du Juif, tout comme la décolonisation représente la libération des peuples arabes ou noirs d'Asie et d'Afrique*.

Le conflit entre Juifs et Arabes est l'une des absurdités de l'Histoire : un conflit entre deux peuples opprimés. Il nous faut pourtant le surmonter, en tenant compte de deux aspirations également légitimes. Enfin, je n'ai pas caché que ces liens nouveaux, cette solidarité sentimentale au moins, avec ce nouvel Etat, risquaient d'ajouter à la suspicion où a toujours vécu le Juif dans le monde. Mais nous avons été toujours en danger, je ne crois pas que nous puissions l'être davantage. Au moins, soyons-le avec dignité.

Et, aussi, que ceux qui ne se veulent plus juifs n'aient pas honte de le dire, et d'agir ainsi, si on leur en laisse le loisir. Car, naturellement, personne n'est obligé de confirmer son appartenance à un peuple, fût-il en danger ; ce n'est pas pour moi un lien mystique on l'a assez vu ! Je n'ai pas condamné le changement de nom, ni l'assimilation ni même la conversion, si on la supporte.

Juifs et Chrétiens

Ma présence ici est presque un non-sens : c'est une rencontre entre croyants, entre monothéistes, et notre président de séance vous l'a rappelé, je suis un Juif laïc.

Historiquement, le Juif occupe une place négative dans le drame chrétien, il est le contre-point, l'antithèse sombre du chrétien. (...) Le Père Daniélou (...) affirmait : "Des Juifs et des musulmans seront sauvés, mais ils ne le seront ni par Moïse ni par Mahomet, mais par le seul Jésus-Christ... Aucun compromis n'est possible... Il y a un antagonisme irréductible que nous n'avons pas le droit de minimiser par désir de rapprochement." (*Judaïsme, Christianisme, Islam*).

Le refus théologique juif est aussi catégorique. "Le Juif est incompréhensible pour le chrétien, il est l'obstiné qui refuse de voir ce qui est arrivé et le chrétien est également

incompréhensible pour le Juif, il est le présomptueux qui prétend que la rédemption est un fait accompli, *aucune force humaine ne peut jeter un pont sur ce schisme*." Cette citation est d'un homme que les orthodoxes contestent, mais pour qui j'avais une grande admiration. Il s'appelait Martin Buber, et il était à mon sens le plus grand philosophe juif des temps modernes. Il y a quelques semaines encore, un jeune rabbin orthodoxe, qui fait des émissions à la télévision française, vient de confirmer la thèse de Martin Buber.

Je ne partage pas la foi religieuse des orateurs juifs ici présents, mais je sais que mon destin historique est lié étroitement au leur, et je confirme, par mes actes, ma solidarité avec eux.

Ce que j'attends des Chrétiens et des dialogues judéo-chrétiens ? C'est qu'ils m'aident *effectivement* à faire reculer la menace (et bien sûr, qu'ils ne menacent plus eux-mêmes). C'est aussi qu'ils m'acceptent effectivement tel que je suis : qu'ils me reconnaissent enfin dans mes différences ; différences pas seulement théologiques, mais sociales, historiques, culturelles. Qu'ils admettent que j'ai le droit à *toutes* mes dimensions d'homme. Voilà, à mon sens, *le véritable œcuménisme*, la pierre de touche de la bonne volonté nouvelle des chrétiens. Qu'on me pardonne cette boutade : la théologie suivra.

Avec les musulmans, c'est la même chose : théologiquement, Ismaël a été chassé dans le désert avec sa mère Agar, pourvus d'une petite gourde d'eau. L'Islam est né de cette expulsion scandaleuse : comment pourrait-on jamais réparer cet acte mythique ? Par contre, on peut et on doit examiner ensemble les *relations actuelles* judéo-musulmanes et en tirer de nouvelles règles d'action.

Le Prolétaire

Y a-t-il encore des ouvriers ?

Les ouvriers, paraît-il, n'existent plus : c'est le dernier alibi découvert par la bourgeoisie. Voyez : ils ont tous maintenant des scooters et la télévision, ils vont régulièrement au cinéma et en vacances ; bientôt, ils participeront à la direction des usines. (...) Le seul ennui est que c'est toujours la bourgeoisie qui parle, qui fait les questions et les réponses, depuis qu'elle a pris le pouvoir.

Les ouvriers, eux, ne parlent presque pas tout au long de l'Histoire, car les ouvriers ne savent pas parler, ils ne l'ont pas appris. Et miraculeusement le sauraient-ils, ils n'en auraient ni la force ni le temps, tout bêtement. (Et comme si ce long silence même, cette incapacité ou cette impossibilité, n'était pas l'un des signes éclatants que leur oppression continue !)

La condition ouvrière reste *fondamentalement une condition d'oppression*, et non accessoirement, par tel ou tel détail. De sorte que si l'on peut climatiser le bain, on ne peut faire qu'il ne soit plus le bain... à moins d'en abandonner le principe même.

Il est vrai que la pauvreté reste le trait le plus frappant de l'existence ouvrière ; ce qui la distingue profondément de la condition de la femme ou du Juif. Mais il est vrai aussi qu'elle est également une oppression *globale*, qui atteint *tous* les aspects de la vie de l'ouvrier, jusqu'à son costume, jusqu'à sa silhouette, jusqu'à son comportement.

L'ouvrier n'est pas seulement un pauvre, il est surtout un homme *dépendant*. Je le répète : il est aussi, il reste un pauvre. Le souci de sa nourriture, de son vêtement, du logement restent lancinants (...) mais le plus dramatique est cette dépendance, dont il porte constamment les marques et dont la misère économique, plus ou moins accentuée, est l'un des aspects.

L'ouvrier est soumis aux objets et aux hommes ; il est asservi par un rythme qui n'est pas le sien et par un temps qu'il ne contrôle pas ; il est utilisé par des hommes qui le méprisent, car c'est une épouvantable vérité : l'ouvrier est méprisé par ceux qui l'emploient. Sans quoi, comment oseraient-ils ainsi le traiter ? Comment n'ont-ils pas peur de lui, lui qui est le nombre et la force ?

La vérité toujours actuelle est que l'univers, où se déroule la plus grande partie de la vie de l'ouvrier, n'est pas fait pour lui ; ce travail, qui lui dévore le meilleur de son existence, lui échappe complètement. Il en est un rouage, même pas essentiel, puisqu'il est interchangeable et abondant sur le marché. Le résultat inévitable est qu'il est traité en animal ou en objet, moins précieux que le matériel proprement dit, qui, lui au moins coûte cher. De son côté, le résultat non moins immanquable est que l'ouvrier ne s'intéresse pas à son travail. Comment pourrait-il s'y intéresser ! A peine quelques notations fugitives sur la joie que procure le contact avec la matière.

Il existe, on l'a déjà signalé avec étonnement, un immense ennui ouvrier. Comment pourrait-il en être autrement ! (...) Mme Peyre (...) avoue (...) l'espèce de respect que l'héroïne portait malgré elle aux patrons, à ces hommes bien nourris et bien habillés, précisément parce qu'ils étaient reposés et vêtus avec goût. Oui ! l'opprimé admire son oppresseur ! Ainsi la curieuse obscénité de ces femmes qui ne s'arrêtent pas au langage... Mais en même temps, aussitôt elle essaye d'expliquer ces défaillances. Cette obscénité, ce serait une manière pour ces femmes écrasées de manifester leur tendresse, d'établir une communication, de briser la solitude de chacun dans cet enfer de bruit. L'amour que porte l'auteur aux siens n'est pas ce qu'il y a de moins émouvant dans ce livre.

Il faut bien préciser d'ailleurs qu'elle n'a pas voulu faire un livre désespéré. Ce n'est pas une nature particulièrement pessimiste. Elle insiste autant qu'elle peut sur les potentialités de ses compagnes de misère : il suffit d'un rayon de soleil, d'une parole de solidarité pour que les regards se transforment. Il suffit de quelques jours de congé pour que la vie redevienne "simple et bonne".

Le prêtre-ouvrier peut toujours cesser d'être ouvrier, et d'ailleurs ne cesse jamais d'être prêtre, l'intellectuel reviendra tôt ou tard à ses livres et l'étudiant, même s'il avait eu besoin de gagner sa vie, sait qu'au bout du tunnel, il sera "cadre", il sera admis parmi les privilégiés. (...) L'ouvrier, lui, n'a pas de solution de rechange, il n'a guère l'espoir de cesser son enfer quotidien.

Les nouveaux esclaves

Dimanche après-midi, dans une ville étrangère, où les magasins sont fermés, les cafés vides, les passants rares ; le cœur brûlé de solitude, allez-vous frapper à l'une de ces fenêtres pourtant éclairées, allez-vous attraper par le revers du veston l'un de ces promeneurs fugitifs : "Ecoutez-moi ! Je viens de loin, mais je vous ressemble, là-bas j'ai des amis, une famille, j'ai besoin de chaleur, d'amitié !..."

Imaginez en outre que vous soyez pauvre, mal habillé, sale peut-être ; vous devenez une espèce de provocation permanente, vous êtes en somme un peu plus étranger ; veillez donc à paraître le plus anonyme, le plus transparent possible. Evitez de caresser la tête d'un enfant ; évitez de hausser la voix, même avec les plus misérables, évitez de vous trouver seul avec une femme, n'essayez surtout pas de lui parler : il y a des chances pour qu'elle se mette à courir en hurlant.

Si enfin, votre peau était noire ! que faire d'autre sinon éviter même de sortir ? Le travail quotidien achevé, quittée cette place exacte devant la machine, rentrez tout droit à la baraque collective, évitez de poser aux autres, le troublant, l'agaçant problème de votre existence parmi eux.

Une amie, européenne et blonde, m'a raconté cette espèce de rage subite qui prend quelquefois un travailleur au hasard et qui lui fait commettre un acte insensé, se détruire pour amorcer la destruction du monde, pour l'entamer par un bout.

L'esclave appartenait à quelqu'un, à un homme en tout cas. Il entrait nécessairement dans cette relation, par-delà son iniquité fondamentale, quelque chose de foncièrement humain. Il n'y a pas d'homme, je m'en suis persuadé, même le nazi le plus pervers, qui ne cherche à se justifier de ses crimes. (...) Or, les nouveaux esclaves noirs, nos esclaves, ne sont les esclaves de personne en particulier : c'est-à-dire que personne ne s'en croit responsable. Personne n'est la cause directe de leur abjection et de leur solitude ; personne ne les a relégués dans ces baraques et dans ces hôtels où ils couchent à vingt dans une chambre, font la cuisine, et organisent même quelquefois un tour de sommeil, étendu par roulement sur vingt-quatre heures.

Nos esclaves, qui se soucie de leurs familles, de leurs femmes, jeunes ou vieilles, et qui finissent par rompre de désespoir ? Qui se soucie de leurs enfants morts avant qu'ils les aient vu grandir, et dont ils apprennent la disparition par une lettre maladroite écrite par l'épicier du village ?

La colonisation française était petite-bourgeoise et d'ambition moralisatrice et culturelle ; la colonisation anglaise, féodale et d'ambition aristocratique et distinguée. Nos esclaves à nous sont des esclaves de ce qu'on appelle donc l'âge industriel, c'est-à-dire de cette phase du capitalisme où l'éclatement des cadres sociaux moyens va peut-être atteindre sa phase maxima ; où, corrélativement, la solitude de l'individu, son abandon devant le monstre seront de plus en plus épouvantables.

N'est-il pas symptomatique déjà que cette société industrielle utilise d'une manière si prodigieuse tant d'étrangers ? Mieux encore, comment ne voit-on pas qu'elle tend en quelque sort à transformer le maximum de travailleurs en étrangers ? Grâce à ce qu'on appelle pudiquement la *mobilité sociale*, et qui est véritablement un déplacement forcé de population, c'est-à-dire un arrachement à tout ce qui fait la trame de leurs vies, à leurs voisinages humains et naturels.

S'il en fallait une preuve supplémentaire, il suffirait de noter que les syndicats ouvriers ne défendent guère ces nouveaux prolétaires, noirs ou pas. Ils ont tort évidemment, dans une perspective globale de solidarité universelle de tous les Opprimés. Mais cela signifie également qu'ils ne les reconnaissent pas immédiatement tout à fait comme des semblables.

Ils ne participent jamais à aucune revendication ; au contraire, par leur soumission, ils se conduisent en fait comme des "jaunes", des briseurs de grève, ils mettent en péril l'unité syndicale, se laissent utiliser par les patrons, acceptent toutes les heures supplémentaires, consentent à travailler dans n'importe quelle condition. Mais comment seraient-ils combatifs, alors qu'ils sont tellement plus fragiles, susceptibles d'être mis à pied sans explication, expulsés dans les quarante-huit heures ? Comment ne se précipiteraient-ils pas sur n'importe quel argent, alors qu'ils sont venus pour cela, qu'ils souffrent l'exil et la misère, pour en envoyer le maximum chez eux ? C'est vrai qu'ils ont peur et qu'ils sont obsédés par le gain ; c'est vrai qu'ils sont d'une humilité, d'une souplesse, d'une résignation affligeante, disparues depuis longtemps dans le prolétariat européen. Mais n'est-ce pas précisément pour cela qu'on les fait venir : les maîtresses de maisons bourgeoises ont redécouvert le plaisir de commander avec les bonnes espagnoles et portugaises.

La fin véritable du malheur de l'Opprimé ne peut venir que de lui-même : il faut que les pays sous-développés, eux-mêmes, cessent de se reposer sur cette solution, apparemment trop facile, qu'est l'exportation des hommes. Cela rapporte de l'argent, sans investissement préalable : mais cette hémorragie d'hommes, les plus jeunes, les plus vigoureux, les plus sains, n'est-elle pas un investissement, et à fond perdu ? Et à quoi bon l'indépendance si, à peine citoyens nouveaux d'un pays libre, ils ne peuvent vivre qu'en le quittant pour aller subir ailleurs une nouvelle relation de servitude ?

Le Diable ne me souffle-t-il pas que cette saignée d'hommes continue serait également une manière d'éloigner un surplus d'hommes insatisfaits et turbulents, qui pourraient mettre en danger les régimes établis ? (...) Pour la santé des pays pauvres, pour leur dignité aussi, il faudrait qu'ils cessent de se prêter à cette nouvelle traite.

Les travailleurs des pays sous-développés sont aujourd'hui "bien contents" de trouver du travail dans les pays industrialisés (...). Mais aussi bien, ils en crèvent, de nostalgie et de misère, d'injustice et de maladie, sans compter les dommages graves subis par leur pays d'origine. D'où cet énorme et nouveau ressentiment qui s'accumule entre les pays riches et les pays pauvres.

N'est-ce pas d'une conjonction historique analogue qu'est né le marxisme ? C'est-à-dire la philosophie du ressentiment la plus violente depuis le premier christianisme, et l'un

des ferments destructeurs les plus puissants de la société occidentale. Et déjà, en effet, il se forme une espèce de nouvelle philosophie de la révolte, qui oppose les peuples aux peuples, comme le marxisme opposait les classes aux classes.

Il faudra bien en arriver à un droit et une morale réellement universels : c'est-à-dire à considérer la planète entière réellement comme une société unique. Du coup, il ne serait plus tolérable sous aucun prétexte que ce soit, aucun alibi, qu'un groupe humain quelconque soit immolé aux intérêts d'un autre. Certes nous sommes terriblement loin d'une telle fabuleuse promotion de l'humanité. Mais ne pourrait-on au moins en amorcer le processus ?

La femme

Plaidoyer d'un tyran

Je souhaite que l'on considère tout ce que je vais dire ici comme éminemment suspect : cette fois, je ne suis pas du bon côté ; en parlant des femmes, je m'aperçois avec gêne, et quelque malice, que je me trouve parmi les oppresseurs.

Simone de Beauvoir (...) dans le tome 1 du *Deuxième Sexe* (...) montre que la femme est une opprimée et elle décrit cette oppression ; dans le tome 2, elle déduit une solution théorique à cet état de fait. Dans ses *Mémoires*, elle propose une illustration de cette solution : le récit de sa propre vie.

Je la crois tout à fait sincère quand elle affirme : "Il y a eu dans ma vie une réussite certaine : mes rapports avec Sartre." Et c'est de là qu'il faut partir pour juger de son œuvre : le couple formé par Sartre-Simone de Beauvoir fut-il une bonne réponse à l'oppression de la femme Simone de Beauvoir, et plus généralement peut-il servir de modèle de réponse à l'oppression de la femme en général ?

Le Deuxième Sexe est l'entreprise la plus courageuse jamais menée à bien, par une femme, sur la sexualité de la femme, et donc sur celle du couple. Or, voici qu'on ne nous dit rien, ou presque, sur les relations sexuelles de ce couple, qui doit précisément servir d'illustration à cette sexualité en général. (...) Nous ne savons pas s'il y a eu accord sexuel, nous ne savons même pas s'il y a eu sexualité commune. Dans *Les Mandarins*, l'héroïne nous annonçait à la suite d'une rencontre avec un homme, qu'elle réapprenait qu'elle "avait un ventre".

Tout ce que l'on peut dire, peut-être, c'est que la conclusion que l'on en tire ordinairement n'est pas bonne : qu'il peut exister d'excellents couples où la vie des corps est séparée. Mais alors, il fallait en tirer plus nettement la leçon : ce type de couple serait-il la vraie solution à l'oppression de la femme par l'homme dans le couple ?

La jalousie est un sentiment périmé, nous dit-on parmi les beaux esprits de la gauche et de la droite, curieusement d'accord là-dessus ; une séquelle résultant de la vieille domination économique de la femme. L'homme serait jaloux parce qu'il considère sa femme

comme un bien, sa chose : il ne supporte pas qu'on y touche. Lui, au contraire, veut bien toucher au bien d'autrui ; et s'il se sent alors tout de même un peu coupable, c'est justement parce qu'il croit attenter à la propriété d'autrui. Certes il y a de cela dans la jalousie, il y a de cela dans toute conduite humaine ; mais est-ce bien l'essentiel de la jalousie ? J'ai vu des enfants la figure littéralement tordue de souffrance par la jalousie, et pas seulement à l'égard du petit frère. Et les femmes ne sont -elles donc pas jalouses, qui ne sont pas toujours directement dans la rivalité économique !

J'incline à penser qu'elle relève d'un besoin plus fondamental encore : celui de sécurité, qui accompagne probablement tout être toute sa vie, et sur lequel se greffe même la fameuse liaison à la mère. Et la femme qui va avec un autre homme *abandonne* ((discutable)) cet homme-ci (et l'inverse, bien entendu), le *trahit* ; ces termes sont littéralement exacts et pas seulement métaphoriques. (...) Un couple, c'est peut-être aussi un substitut de la sécurité, de la chaleur et de la confiance indiscutable que l'on trouvait chez les parents, et que l'on défend par la jalousie, l'agression et le crime s'il le faut.

Ne pas croire, en tout cas, que le couple, c'est fort simple : un homme avec une femme pour quelque contrat évident. Ni surtout que tel remède partiel, de meilleures relations économiques par exemple, suffirait à guérir tous les couples de leurs troubles, et à instaurer enfin le couple idéal. Mais j'y reviendrai. Je veux seulement ajouter que ce besoin de sécurité n'est pas, en soi, une tare de l'animal humain, ni d'ailleurs le besoin de propriété, s'il existe. Ils ne deviennent nocifs que lorsqu'ils sont à l'origine d'une oppression. Mais, en gros, je ne suis pas loin de penser (...) comme l'humanité courante, qu'il n'y a pas de passion sans jalousie, c'est-à-dire sans inquiétudes et sans souffrance.

Autre exemple, plus curieux encore : Simone de Beauvoir accepte et essaye de justifier l'absence d'enfants. (...) L'enfant, ou l'absence d'enfant, signifie la peur et le désir de la maternité, l'accouchement ou l'avortement, les culpabilités diverses, toute cette étrangeté biologique, et tous ces événements insolites qu'un homme a tant de mal à imaginer. Mais esquiver tout cela dans cette entreprise-ci fait douter de sa valeur exemplaire. Comment parler de couple, sans parler d'enfant ? (...) Je ne fais pas de l'enfantement une vertu, sans l'accomplissement de laquelle on serait blâmable. Je ne le prends pas pour un devoir ; je le prends pour un droit, un *droit de la femme* surtout.

Elle constate que l'enfant est une très lourde responsabilité, matérielle, morale et métaphysique : elle décide alors de ne pas enfanter. Et, en effet, sans foyer familial, le couple peut voyager, changer de pays, de ville ou de quartier, comme bon lui semble.

Seulement voilà : le dilemme est-il levé ? A quel prix ? *La nécessité de ne pas donner prise à l'oppression les fait verser dans l'abstraction*. Leurs curiosités politiques, leurs prises de position sont presque toujours théoriques ; il a fallu attendre la guerre d'Algérie pour que Simone de Beauvoir assiste à une manifestation de foule et y découvre, avec une émotion toute neuve à son âge, ces sentiments de communion et de chaleur collective.

Si, comme je le crois, ne pas avoir d'enfants est, pour la femme surtout, une mutilation, cette libération-là coûte vraiment trop cher à la candidate à la liberté. (...) Je dirai volontiers que nous en restons encore, avec Simone de Beauvoir, à l'étape du *refus de soi*.

Refus de soi partiel, certes, puisque sur tant de points elle s'est évidemment conquise, elle a obtenu ce dont tant de femmes sont encore privées.

Le couple que Simone de Beauvoir nous propose est-il encore un couple ? Qui ne fait pas l'amour, n'a pas d'enfants, pas même un logement commun : ce qui m'a beaucoup frappé, je l'avoue, non pour la simple absence de cohabitation mais pour ce que cela signifie : l'absence de ce besoin quotidien de se voir, de vérifier l'existence charnelle de l'autre. La preuve : c'est qu'après les explications embarrassées sur les avantages d'habiter chacun de son côté, elle cohabite avec un autre homme.

Bien entendu, il serait facile à Simone de Beauvoir de rétorquer : "Combien de femmes trouvent leur épanouissement dans les conditions actuelles de cohabitation, d'enfantement, et de fidélité !"

La féminité est le lieu d'oppression de la femme : comme la négritude est le lieu d'oppression du Noir, et la judéité celle du Juif. Or, l'originalité de l'oppression de la femme est dans son rapport à l'homme et à l'enfant. Ai-je besoin de le répéter, la femme est victime de la société globale, certes, et dans toute sa conduite. Mais tout opprimé est atteint *spécifiquement* d'une manière qui entraîne toutes les autres.

Pour être libérée efficacement, la femme doit être considérée comme femme : c'est-à-dire comme amante et mère. Pour libérer la femme, il faudra instaurer *des rapports nouveaux dans les relations amoureuses et dans la maternité*. (...) Il reste à reconstruire toute la vie amoureuse de la femme, et j'ajoute : de l'homme. S'en tenir à la révolte érotique, y réduire définitivement toute la vie amoureuse, serait une piètre victoire. Ce besoin que la femme a de l'homme, et l'homme de la femme, comment le combler après la libération sexuelle, et toutes les autres libérations : voilà notre problème commun.

Il s'agit dorénavant de ne plus permettre à l'homme de profiter de la maternité pour mieux brimer la femme. Voilà, je pense, le biais spécifique par lequel doit être appliqué le remède à l'oppression de la femme.

Simone de Beauvoir a eu une vie culturelle intense, un compagnon prestigieux, de l'argent, une réussite littéraire et sociale : elle n'a pas réussi le tout-courant de la condition féminine ; or, c'est ce tout-courant qui fait la singularité de la femme, et qui a besoin de solution.

Plus gravement encore, cet échec vient confirmer une constatation plus générale : il fait la preuve, une fois de plus, qu'un opprimé ne se sauve pas tout seul ; que dans les conditions collectives d'oppression, on n'atteint qu'à la fausse liberté de l'abstraction.

Il ne me paraît guère possible de concevoir, pour le moment au moins, une libération qui ne se fonde pas sur une forme nouvelle d'association entre l'homme et la femme, une association non seulement économique et institutionnelle, mais globale, passion comprise. Mais n'ai-je pas averti aussi que ces quelques pages risquaient de n'être que le *plaidoyer d'un tyran* ?

Le domestique

Le retour du pendule

Dans *Le Valet*, ce film si parfaitement mené, de Pinter et Losey, une scène rapide de la fin a surpris de nombreux spectateurs : Suzan, la fiancée du maître de maison, se jette brusquement dans les bras de Barrett, le valet.

Par cette étreinte, Barrett se trouve exactement à la place de Tony, remplace le maître et domine la jeune femme, puisqu'il est admis que l'érotisme est un moyen de domination ; être sexuellement dominée par un valet est alors le pire des humiliations. (...) A travers le maître, le valet veut venger son humiliation par la femme. Et comme cette humiliation fut systématique, il va appliquer à son malheureux maître le même système ; il va lui faire subir les mêmes épreuves. (...) Il s'arrange pour faire coucher le maître avec une servante ; dans l'optique bourgeoise, la déchéance a déjà commencé. Ce n'est pas assez ; cette servante, qui est en outre peut-être une prostituée, le valet couche avec elle ; et il prend soin de le dire à son maître, et d'en aviser la fiancée : ils seront ainsi, directement et sans esquivé possible, atteints dans leurs valeurs de classe.

Voilà, à mon sens, l'originalité et l'importance du film de Pinter et Losey ; il montre, sans équivoque, comment la destruction délibérée, jusqu'à la ruine physique d'un maître par son valet, est la réponse à une agression excessive du valet par le maître. Ce qui est inévitable, lorsque la situation de dominance atteint certaines limites. (...) Certaines limites atteintes, en effet, l'oppression devient littéralement invivable, parce que l'homme même est mis en question : le valet, comme tout opprimé, doit accepter cette annihilation... ou passer à l'attaque. Ce que va faire Barrett. Seulement, ce que montre également Losey, le valet, non plus, ne saura pas s'arrêter dans cette réaction indispensable. Tout se passe, en effet, comme si le pendule, qui a été trop loin dans un sens, doit dorénavant aller trop loin dans l'autre sens.

Le valet gronde et le maître a peur. Le renversement est complet : on a déjà vu cela dans les colonies vers la fin de la colonisation : lorsque le Colonisateur commence à reculer sous l'offensive du Colonisé, un moment inattendu arrive où il se met à ressembler au Colonisé : il se met à respecter le Colonisé, avant d'en avoir peur, comme le Colonisé avait eu peur pendant si longtemps. (...) C'est que le Colonisé avait brusquement mué en partenaire, avant de surgir en adversaire redoutable.

Pour comprendre, il n'y a d'autre solution que de revenir encore à la condition domestique, dans ce qu'elle a de spécifique ; l'aliénation domestique est celle où le désir d'identification au maître est, à la fois, le plus poussé et le plus contrarié. Ce vœu d'identification de l'Opprimé à l'Oppresseur, on le trouve partout en vérité, dans l'imitation du Colonisateur par le Colonisé, dans l'effort d'assimilation du Juif ou du Noir, dans la masculinisation de la femme.

Le docteur Le Guillant, qui a soigné des centaines de bonnes à tout faire, a pu comparer les chiffres relatifs aux maladies mentales dans cette catégorie de la population : ils sont, proportionnellement, effarants.

Qu'on ne dise surtout pas que cette violence s'explique simplement par la grossièreté ou l'inculture de "ces gens-là", d'une classe sociale particulièrement abjecte. (...) La vérité semble, hélas, que la violence est inséparable de l'oppression, et que c'est là un problème immense et irrésolu. Ce qui nous horripile dans l'extraordinaire violence des domestiques, c'est en outre, qu'elle paraisse insolite, non justifiée. Matériellement au moins, la vie du domestique est moins misérable que celle des autres pauvres, ne fût-ce que par son commerce direct avec les riches, dont il recueille forcément quelques avantages.

C'est parce qu'il est le plus proche du maître, que sa vie est tissée avec la sienne, et tissée de cette manière, qui le domestique ira le plus loin contre lui. L'oppression du domestique est d'autant plus profonde et insupportable qu'elle est feutrée et en quelque sorte acceptée. La vie du valet semble moins misérable que celle des autres pauvres ; matériellement, elle l'est assurément : bon gîte, bon couvert., mais il est atteint d'une autre pauvreté, la plus grave peut-être, la plus significative de l'état de pauvreté : c'est le pauvre le plus *dépendant* de tous les pauvres : en un sens, *le valet est peut-être le pauvre parfait*. Il est celui qui a le plus accepté sa condition, au point qu'il semble y avoir, là-dessus, et par contrat tacite, accord complet avec le maître, qui lui confie sa vie, son corps, ses enfants, sa nourriture, qui parle devant lui, se montre tel qu'il est hors de la comédie sociale.

Voilà pourquoi, finalement, il n'est pas étonnant que le domestique, loin d'être envié, soit moqué et méprisé par les autres pauvres. Ils ne s'y trompent pas : il paye trop cher ses quelques avantages. Tout pauvre travaille pour le riche, mais indirectement le plus souvent, et lorsqu'il travaille directement pour lui, il n'est lié que par sa tâche. Le domestique, c'est toute sa vie qui est au service du maître. Aussi bien le mépris du pauvre pour le domestique ne porte pas sur la qualité du travail (...), il porte sur sa signification, sur l'abaissement complet qu'il implique, et surtout sur cet abaissement *consenti*.

La violence n'est pas un geste aberrant, elle est une réaction absolue à une situation limite. (...) Le retour du pendule semble bien un phénomène commun à toute violence.

La seule solution véritable, violente ou non, serait évidemment que le valet cesse de se déterminer par rapport au maître. Le retour du pendule, aussi explicable soit-il, n'est encore qu'une soumission inversée. Je l'ai montré à propos du Colonisé : pour que l'Opprimé soit libre enfin, il faut qu'il dépasse la révolte, pour un autre chemin, qu'il aborde d'autres commencements, qu'il se conçoive et se reconstruise indépendamment de son ancien maître.

Racisme et oppression

Du racisme

Définition. Le racisme est la valorisation, généralisée et définitive, de différences, réelles ou imaginaires, au profit de l'accusateur et au détriment de sa victime, afin de justifier ses privilèges ou son agression.

Mais ce n'est pas la différence qui appelle toujours le racisme, c'est le racisme qui utilise la différence. (...) La preuve ? Si la différence manque, le raciste l'invente ; si la différence existe, il l'interprète à son profit.

Remarque importante, cependant : contrairement à l'opinion courante, de l'antiraciste sentimental, je ne crois donc pas que la différence proposée par le raciste soit toujours imaginaire, pur délire ou mensonge malveillant. Le raciste peut s'appuyer un *trait réel*, biologique, psychologique, culturel ou social : la couleur de la peau chez le Noir ou la tradition juive.

La valorisation de la différence est, assurément, l'un des nœuds de la démarche raciste. Cette valorisation contient, explicitement ou implicitement, un double mouvement : elle tend à prouver l'infériorité de la victime *et* la supériorité du raciste. Mieux, elle prouve l'une par l'autre : l'infériorité de la race noire signifie automatiquement la supériorité de la race blanche.

Dans un univers raciste, la différence est *mauvaise*. (...) Le raciste va tendre de toutes ses forces à augmenter la distance entre les signes, à *maximaliser* la différence. En effet : plus il enfonce sa victime, plus il se grandit. (...) Il faut donc que cette différence, nocive et infamante, qui accable la victime et avantage son accusateur, devienne *absolue*. Si l'accusateur veut fonder radicalement sa supériorité, il faut que la différence devienne radicale.

Chaque défaut, réel ou supposé, de l'accusé, est étendu à tous ses semblables ; mais l'accusé est condamné au nom d'un défaut collectif, sous-entendu. L'antisémite part de l'avidité d'un tel Juif pour décider que tous les Juifs sont avides ; on décide que l'on ne peut faire confiance à aucun Juif en particulier, parce que tous les Juifs sont avides. De même pour la fameuse paresse du Colonisé.

On comprendra que le même mouvement soit également étendu dans le *temps* : dans le passé et dans l'avenir : le Juif a toujours été avide, le Noir a toujours été inférieur ; conclusion, ils le seront *toujours*, pas d'espoir de changement, pas de salut à attendre.

En gros, il s'agit d'une déshumanisation progressive. Le raciste caractérise sa victime par une série de traits surprenants : elle serait incompréhensible, opaque, mystérieuse, étrange, inquiétante, etc. Lentement, il en fait une espèce d'animal ou de chose, ou plus simplement encore un symbole.

Pourquoi l'accusateur se croit-il obligé d'accuser pour se légitimer ? *C'est parce qu'il se sent coupable à l'égard de sa victime.* C'est parce qu'il pense que sa conduite et son attitude sont essentiellement injustes et dolosives envers sa victime. Car il faut ici renverser l'argumentation du raciste : il ne punit pas sa victime parce qu'elle mérite punition, il la déclare coupable parce qu'elle est *déjà* punie. Au mieux, parce qu'il s'apprête à la punir. La preuve ? *En fait, la sanction a déjà presque toujours été appliquée.* La victime du racisme vit *déjà* dans l'opprobre et l'oppression.

Le raciste ne dirige pas son accusation contre des puissants, mais toujours contre des vaincus. Le Juif est déjà exclu ; le Colonisé est déjà colonisé. C'est pour justifier cette sanction, ce malheur, que le raisonnement est institué ; il permet d'expliquer, de légitimer le *numerus clausus* et l'exploitation coloniale.

Si la femme souffre, c'est qu'elle méritait de souffrir, si le Noir est esclave, c'est qu'il a été maudit. L'individu peut être tenté par ce raisonnement collectif, qui appartient aux valeurs de son milieu, qui lui ôte le poids de son éventuelle responsabilité. Il n'y a plus de scandale, puisque tout le monde le tolère et l'approuve.

Voilà pourquoi le racisme accompagne pratiquement toutes les oppressions : *le racisme est l'une des meilleures justifications, l'un des meilleurs symboles de l'oppression.* Je l'ai retrouvé dans la relation coloniale, dans l'antisémitisme ; il en existe des formes dans la condition prolétarienne, la condition servile, etc.

Cela dit, il reste que *nous découvrons un mécanisme fondamental*, commun à toutes les réactions racistes : *il faut légitimer l'injustice d'un oppresseur à l'égard d'un opprimé : une agression*, permanente et que l'on se prépare à commettre. (...) Par-delà ses masques, le racisme est une auto-absolution du raciste.

Il m'a paru nécessaire, on l'a vu, d'abandonner *cette sociologie des bons sentiments* ou ce *psychopathologisme*, qui font du racisme une aberration monstrueuse et incompréhensible de certains groupes sociaux ou une espèce de folie de certains individus (...). Or, le racisme possède des *bases* dans l'individu humain et dans le groupe social : il fonctionne d'après des *mécanismes* qui ont leur cohérence particulière. Une lutte contre le racisme doit se faire à partir de la connaissance de ces bases et de ces mécanismes, et en agissant sur eux.

Pour le raciste, le fût-il par dépaysement, par peur de l'inconnu, la différence est mauvaise et donc condamnable. Paradoxalement, l'humaniste et l'antiraciste ne le contredisent pas : ils se bornent à nier l'existence de différences, ce qui est une manière d'esquiver le problème. Il faudra bien en arriver à constater certaines différences entre les hommes et à montrer que les différences ne sont ni nocives ni scandaleuses. (...) Faute de quoi, on continuera à se limiter à l'indignation peu coûteuse, mais parfaitement inefficace, de l'antiracisme sentimental.

Racisme et oppression

Le défenseur du Ku-Klux-Klan prétend que les cagouleurs américains veulent défendre leur pays, la vertu de leurs femmes, et la couleur de la peau de leurs enfants. Celui qui refuse simplement de louer une chambre à un Noir et qui avoue son trouble, même s'il le condamne, en voyant dans la rue un Noir avec une Blanche, songe confusément aussi à la pureté des femmes et à la peau des futurs enfants de la nation.

Le racisme est en somme l'une des attitudes au monde les mieux partagées. Autrement dit, l'attitude raciste est un *fait social*. Ce qui explique déjà son importance, sa diversité et son extension, sa profondeur et sa généralité.

Il est tout à fait vrai que le prolétaire, le Colonisé, le Juif, le Noir, peuvent être racistes à leur tour. Comment une victime peut-elle en attaquer une autre ? C'est pourtant simple : par le même processus, et pour satisfaire aux mêmes tentations. Sur qui le prolétaire européen pourrait-il s'appuyer, pour se grandir un peu, sinon sur le travailleur étranger ? Nord-Africain jusqu'ici, mais également italien, espagnol ou polonais, c'est-à-dire de la même prétendue race que lui ? Ce qui prouverait encore, s'il le fallait, que le racisme n'est pas toujours en rapport direct avec la race.

Ainsi le Juif américain peut-il être tenté de mépriser le Noir américain, qui le lui rend bien. Chacun, en somme, cherche un échelon inférieur, par rapport auquel il apparaît dominateur et relativement superbe. (...) *Le racisme est un plaisir à la portée de tous.*

On n'a peut-être pas assez insisté sur cette composante du racisme : le trouble, *l'effroi devant l'altérité*. Toujours, en quelque mesure, l'étranger est étrange et effrayant. Même simplement l'homme d'une autre classe sociale. Et, de l'effroi à l'hostilité, de l'hostilité à l'agression, les distances ne sont pas grandes. Pour aimer, il faut se détendre. (...) On ne pardonne à l'étranger que lorsqu'on arrive à l'adopter. Sinon, son opacité, sa résistance, inquiètent, irritent. (...) Ces gens, dont nous nous méfions, ces suspects que nous condamnons d'avance, que nous n'aimons guère, comment ne nous le rendraient-ils pas ?

Le racisme est certainement l'un des moyens de lutter contre cette autre misère : la misère intérieure, le remords. (...) S'il y a oppression, il faut bien qu'il y ait un coupable, et si l'opresseur ne plaide pas lui-même coupable, ce qui serait vite intolérable, il faut bien que l'Opprimé le soit. En bref, *le racisme permet de charger la victime des crimes, vrais ou faux, du raciste.*

L'éducation restera certainement la technique la plus efficace de formation et de libération des hommes. Par sa lenteur même, parce qu'elle est préventive et qu'elle s'adresse aux petits des hommes, parce qu'elle unit une action continue sur l'individu et atteint des masses considérables.

La lutte contre le racisme coïncide, en partie au moins, avec la lutte contre l'oppression. Car il y aura tout de même lutte, et lutte nécessaire. (...) Pour que le racisme disparaisse, *il faudrait que l'Opprimé cesse d'être un opprimé*, c'est-à-dire cette trop facile victime incarnée de la culpabilité de l'opresseur ; il faudrait aussi *que l'opresseur cesse*

d'être un oppresseur, d'avoir une victime sous la main, d'en avoir besoin et d'avoir besoin de s'en justifier.

Il n'est même pas nécessaire de nier toute différence réelle entre les hommes, comme le souhaitent beaucoup d'antiracistes, emportés par une générosité simplificatrice. Il faut au contraire reconnaître lucidement les différences, c'est-à-dire les admettre et les respecter comme telles : il faut reconnaître l'autre en tant qu'autre, et même peut-être s'enrichir de ces différences.

La reconnaissance de l'autre, avec ses différences, ne nie pas le dialogue ; au contraire, elle l'appelle, elle le nécessite. Nier les différences, fermer les yeux sur un aspect indubitable de la réalité humaine, risque au contraire de susciter un dangereux étonnement, et des revirements spectaculaires, le jour où ces différences finissent par s'imposer au plus généreux des humanistes. Telle fut l'aventure de nombreux enseignants aux colonies, de nombreux humanistes.

Le combat antiraciste, difficile, toujours douteux, est pourtant un des prolégomènes au passage de l'animalité à l'humanité.

Postface

L'Américain blanc, j'en suis convaincu, ne sort pas indemne de sa confrontation avec le problème noir. En un mot, il existe également une aliénation de l'opresseur. De même, je ne serai pas triste de voir admettre que la lutte des classes n'explique pas tout. J'ai déjà récusé ce schéma pour rendre compte exhaustivement de la colonisation ou de l'antisémitisme ; je le crois parfaitement inadéquat à éclairer la condition féminine.

Le salut des opprimés ne peut venir que des opprimés eux-mêmes, même dans la civilisation industrielle. (...) Le reste, aussi généreux soit-il, aussi séduisant pour l'esprit philosophique, risque de n'être qu'une manière, à peine nouvelle, de noyer le poisson.

Paris, juillet 1968